

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Identités

Annie Riel

Numéro 73, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Riel, A. (2003). Identités. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 27–34.

## Identités

Annie Riel

**M**es petites jambes marchent dans les sillons de terre sèche. Je me penche et ramasse quelques cailloux. Je les dépose dans le pli que je fais en remontant la bordure de mon chandail. Je m'arrête quelques instants. Je jette un regard devant moi : le champ est immense. Une épaisse forêt de conifères entoure les champs. L'air est chargé d'humidité. Les rayons du soleil pressent intensément sur ma peau. Je dis que ma peau boit le soleil. À quelques mètres de moi, je t'entends grommeler. Ta casquette est entièrement détrempée. Sur ta nuque, tes cheveux noirs se séparent en triangles durcis par la poussière grise et brune qui s'y est collée. Tes traits crispés, les muscles de tout ton corps tendus sur cette barre de métal, plus lourde que moi, afin d'esquisser un mouvement à cette pierre gigantesque. Le visage de la terre a recouvert le tien, même couleur, mêmes sillons creusés autour de tes yeux jaunes. Les artères de ton cou se gonflent, on pourrait presque y voir ton sang battre la mesure de ta rage. Après chaque labour, de nouvelles pierres surgissent. Les pierres sont les glaciers de la terre ; on n'en voit qu'une parcelle à la surface sans avoir aucune idée du monstre qui se cache dessous. J'avance vers la pelle du tracteur, me concentrant pour garder l'équilibre ; ne pas échapper ma douzaine de galets, chauds, gris, aux stries blanches et violacées. La bordure de mes bottes de caoutchouc noir me blesse les mollets à chaque nouveau pas. Je suis terrassée par le bourdonnement des mouches jaunes qui tournoient autour de nos têtes humides avant de retourner se poser sur une galette de fumier. Le cliquetis de mes roches, qui s'émiettent en se cognant aux autres, laisse monter un nuage poussiéreux qui pique les yeux. Au loin, on entend le roulement du tonnerre. Tu te concentres encore sur ta roche. Les éclairs découpent bientôt le ciel simultanément au grondement. À regret, tu délaisses ta roche grise. Tu t'approches du tracteur, déposes la barre de métal, horizontalement, sur le dessus de la pelle noire. Tu regardes le ciel.

Nous nous abritons sous la remorque, à l'arrière du tracteur. Je m'y glisse, à quatre pattes. Subitement, la pluie se met à tomber, drue. Tu me rejoins aussitôt en rampant. La puissance des décharges, la terre qui tremble. Je voudrais me blottir au creux de ce gargarisme. Je plonge ma main dans une poche de mon short rose. Je fais l'inventaire des trésors trouvés ce matin. J'examine d'abord les clivages et les tons d'une roche blanche, tous les traits qui la rendent unique au monde, bien qu'elle soit si semblable à tant d'autres rocaïles. J'ai aussi trouvé une bouteille d'huile de castor. Tantôt, j'y glisserai un message, tout petit parce que la bouteille est minuscule. Je ne sais pas écrire, mais j'y insérerai des bouts de papiers tout blancs, puis je jetterai ma bouteille dans le ruisseau. Je tourne soudain la tête vers la gauche, surprise par une détonation plus retentissante que les autres. Juste derrière une roue gît le corps aplati d'une taupe. Je m'attarde sur ses griffes, ses incisives, sa fourrure noire, courte, sa queue nue aussi longue que son corps. Elle me parle, m'invite à la suivre.

À l'intérieur de la galerie, la noirceur est si dense qu'on pourrait presque y toucher. Je rampe, bras devant. Je sens la présence de la taupe sans réussir à la localiser. Les parois serrent sur mon corps, se moulant à chacune de mes inflexions, me laissant tout juste assez d'espace pour avancer dans les profondeurs du sol, grisée par l'odeur perçante de la terre qui ne respire plus à ces profondeurs. Les murs s'élargissent, je me trouve maintenant dans une antichambre au carrefour de plusieurs tunnels. Totalement désorientée, mes mains scrutent l'espace. Je ne sais plus d'où je viens. Je tente de compter les entrées, sans jamais reconnaître celle par laquelle j'ai commencé. L'odeur de la terre devient encore plus perçante. La pièce s'agrandit. Une nouvelle vision s'installe, mais pas par les yeux. Je distingue peu à peu les murs aux strates noires, rouges, brunes et jaunâtres. J'entends une respiration égale : inspiration, arrêt, expiration, arrêt ; la pièce respire. Au fond de la pièce, un petit garçon aux cheveux noirs dort en petite boule, à même la terre nue. Lentement, je tente d'approcher, mais la même distance nous sépare toujours. La superficie interne de la voûte se gonfle, se dégonfle. Se tend. Se

détend. Un ver de terre au moins aussi gros que moi surgit d'un canal. Il sent ma présence, il s'approche. L'invertébré se meut. Se contracte. Se rétracte. Au gré de la cadence péristaltique. Je suis toujours incapable de bouger. Le ver se fractionne en plusieurs sections qui atteignent immédiatement la taille du modèle original. Leur corps froid s'enroulent suivant le mouvement d'une spirale dont les volutes s'installent des chevilles jusqu'au cou. L'étreinte se resserre ; mes os craquent avec la force du tonnerre. L'orage s'est éloigné, plus qu'une rumeur réfugiée dans la forêt.

Nous retirons nos bottes boueuses. J'avance un petit banc près de l'évier. Je n'arrive pas à saisir la barre de savon. Elle allume le poste de radio : la voix de Tex Lecor aux *Insolences d'un téléphone*. Je lui demande de m'approcher le savon.

— *La paix!*

Je sautille, tentant de l'atteindre seule. Elle s'approche et pousse le savon qui tombe dans l'évier. Je frotte la mousse blanche sur les gales de terre croûtées jusqu'aux coudes. Un filet d'eau brune coule jusque dans le trou de l'évier argenté.

Je monte l'escalier. *La paix*. Ce mot est encore vide pour moi. Je suis trop petite. Trop petite. Le soleil est réapparu. Il tape fort dans ma fenêtre. Mes rideaux blancs translucides n'arrivent pas à m'en protéger. Jamais pu supporter le soleil derrière une vitre. Je saisis un cube, sur la commode. L'une des faces représente l'image d'un lapin. *La paix. Lapin. La paix. Lapin. La paix... lapin... la paix...* Je n'arrive toujours pas à remplir ce mot. Je prends ma Barbie, ainsi que le couteau de plastique jaune dans la boîte de pâte à modeler. Le soleil derrière la vitre me donne la nausée. Je m'installe pourtant sur le rebord de la fenêtre.

Aujourd'hui, je suis un méchant jeune homme, d'une beauté irrésistible : cheveux blonds, yeux caramel au beurre. Je m'appelle Anthony. J'ai — le méchant jeune homme — ligoté ma Barbie. Elle est dotée d'une abondante chevelure blonde, de longs cils noirs, de grands yeux bleus, la peau d'une couleur qui a pris juste ce qu'il faut de soleil. Elle porte une jolie robe à bretelles, blanche, longue jusqu'aux genoux avec des froufrous dans le bas. Elle s'appelle Véronica. Un nom délicieux. Véronica sait qu'elle doit

supplier. C'est en fait la seule chance qu'elle a de convaincre Anthony. La dernière, la seule chose qui pourrait la sauver. Il prend le couteau. Elle doit supplier encore plus. *Lapin... la paix... lapin...* Ce n'est toujours pas assez. Il lui scie la peau sur les tibias avec le couteau jaune. Véronica n'y est toujours pas. Anthony sourit. De minces mais profondes entailles strient le caoutchouc. La scène se déroule sur la voie ferrée. Véronica est solidement fixée aux rails par ses liens. Anthony lui poignarde le sexe à plusieurs reprises à travers sa robe. Le train n'a même pas eu le temps d'arriver.

— Viens manger!

Nous sommes à table. Je suis assise face à la fenêtre. Des rayons sont réfractés dans mon assiette, d'autres impriment des marques de strangulation sur ma gorge. Je dois tout avaler. Une fois, j'avais caché des croûtes de pain sous mon assiette. Tes yeux jaunes me corrigeaient et sa voix qui criait, la bouche pleine, du bas de l'escalier :

— *Qui aime bien châtie bien!*

— Une main de fer dans un gant de velours!

Je me concentre à ravalier la nourriture autant que le mal de cœur. Tu penses encore à ta roche géante. Toi, ce sont les grosses pierres que tu collectionnes. Tu les disposes de manière à construire un mur autour de la maison. Le sol est trop boueux pour retourner ramasser de la roche. Tu iras faire de la clôture à la lisière de la forêt.

L'herbe est encore humide. Je cours derrière toi. Le rebord de mes bottes de caoutchouc s'enfonce dans le trait qui découpe mon mollet. Juste en marchant, tu pourrais me perdre. C'est naturel pour toi (de marcher vite et de vouloir me perdre), tu ne t'en rends même pas compte. Chouchou, le chien du voisin, arrive en courant. Il est tout excité. Il saute et dépose ses pattes mouillées sur mes épaules. Je tombe assise, sur le gazon mouillé. Tu te retournes. Les filaments bruns se dilatent dans tes iris jaunes. Dans ton œil, l'ulcère s'enfle. Elle dit que le chien du voisin laisse des crottes partout sur notre terrain, que je n'arrête pas de marcher dedans et que je rentre ça dans la maison. Je me

relève. Tu continues ton chemin. Chouchou bouge la queue. Je flatte ses oreilles. Il me ralentit, s'amuse à passer et repasser devant moi, la langue pendante. Le tracteur tire une voiture à foin qui contient les piquets de cèdre et les outils. Chouchou nous suit, quelques mètres derrière. Il saute dans l'herbe haute, entre deux lignes parallèles de foin couché, écrasé par les pneus.

Tu descends les outils. Je jette un regard sur la forêt : des fourgères gigantesques, le tronc d'une vieille épinette criblé de trous laissés par les pique-bois affamés de larves. D'immenses champignons blancs parsèment les écorces adjacentes. Une famille d'amanites pousse au travers du tapis d'aiguilles couleur rouille à la base d'un pin mature. La certitude que la forêt est magique. Tu prends la même barre de fer que ce matin. Tu la plantes profondément dans le sol. Laissant la pointe au fond, tu exécutes des mouvements de rotation, agrandissant l'ouverture à la surface, jusqu'à ce que le cône ainsi formé atteigne la bonne dimension. Les moustiques nous harcèlent : maringouins, mouches à chevreuils, mouches jaunes. Tu plantes la barre de fer dans le sol à côté de toi. Tu mets un piquet dans le trou. Tu soulèves la masse. Dans un premier temps, tu la soulèves à la hauteur de ta taille, puis tu inspires en la projetant verticalement au-dessus de ta tête et la laisses retomber sur la tête du piquet en expirant. On entend alors un premier toc. Je cligne des yeux. Suivent deux ou trois autres répliques de l'écho en decrescendo. La masse s'abaisse. Le mouvement s'amorce à nouveau. La même rythmique se répète. Je prépare un clou et un isolateur. Chouchou sautille, menaçant dangereusement de renverser le récipient. Tu prends le marteau dans la poche arrière de ton pantalon vert. Deux ou trois tocs plus faibles mais plus rapides suffisent à fixer l'isolateur. Le piquet s'enfonce facilement dans la terre gorgée d'eau. Après quelques huit ou neuf piquets, tu me dis de t'attendre ici. Tu entres dans la forêt. Je flatte Chouchou. Il déguerпит soudainement entre les arbres, probablement à la poursuite d'un petit animal. Un peu fatiguée, je m'étends sur le sol. Le soleil aussi est un magicien. La certitude que si j'étendais ma main, j'arriverais à toucher le ciel. Surtout, ne pas le faire pour vrai, pouvoir

continuer à penser, juste un tout petit peu encore, que je pourrais vraiment toucher le ciel. De ma main gauche, je relève mon chandail, jusque sous la poitrine. J'offre mon petit ventre aux rayons. Les bras et les jambes en étoile, comme celles que le soleil fait pousser dans mon corps. Je dis que je fais l'amour avec le soleil. *Faire l'amour*. Trop petite, trop petite pour remplir ces mots. Le sol se met à tourner ; lentement, plus vite, encore plus vite et de plus en plus vite, jusqu'à ce que mon corps semble former un disque homogène. J'entends des branches craquer. Je rabats mon chandail. Je me relève trop vite. La tête qui tourne. Nous continuons notre besogne. Chouchou met du temps à revenir. Lorsque les poteaux sont tous posés, nous enfilons la broche dans les isolateurs. Je tiens le cerceau de broche, rouillée par endroits, usagée depuis plusieurs années. Je recule en la déroulant. Tu l'insères dans les isolateurs, à la hauteur de ma tête. En rangeant nos instruments, j'appelle : « Chouchou ! Chouchou ! » Les mains autour de la bouche : « CHOUCHOU ! » Tu me dis de monter. Le tracteur démarre. Je regarde en arrière, dans l'espoir de voir sautiller une tache brune au milieu du vert.

Tu gares le tracteur dans la remise. Le moteur s'éteint. Tu restes assis, immobile, fixant le mur de tôle, droit devant toi. « Un hiver, au village par exemple. Un bonhomme s'en va travailler au moulin à scie. Sur son chemin, il rencontre un petit oiseau, tombé de son nid, au milieu du chemin de gravelle. Il prend le petit oiseau tout tremblant dans ses mains. Il ne peut s'en occuper plus longtemps, il doit aller travailler. Devant lui, il aperçoit un monticule de pommes de routes encore fumant. Il y dépose alors le petit oiseau, se disant qu'il y serait un peu plus au chaud et que peut-être quelqu'un d'autre le trouvera. Sur ce, il continue son chemin. Au même moment, un chat passe par là. Il ne fait qu'une bouchée du petit oiseau. Tout ça pour dire que, dans la vie, si quelqu'un te met dans la marde, ce n'est pas nécessairement parce qu'il te veut du tort, et si quelqu'un t'en sort, ce n'est pas nécessairement parce qu'il te veut du bien. »

C'est l'heure du train. Je m'assieds sur le bord du dalot. Je pousse mes petites bottes dans le fumier jusqu'à ce qu'elles attei-

gnent le fond. Puis, je les retire, sentant bien la boue s'agripper de toutes ses forces à mes bottes, simultanément au caoutchouc qui frotte sur la coupure de mon mollet. Je m'arrête au moment précis où je ne ressens plus aucune succion à la base de mes bottes. Au moment où la boue est tout juste sur le point de pouvoir s'agripper. C'est aussi à ce moment précis que la douleur sur mon mollet se fait la plus intense. Je maintiens cette position longtemps, le plus longtemps possible, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Je recommence.

Je pense à ma voisine. Elle se pense bonne maintenant que ses seins ont commencé à pousser. Elle est nue, attachée à un poteau. À côté d'elle, un garçon tient un couteau. Sluchhhsss... Le bruit du fumier quand je lui arrache mes petites bottes. Je regarde les empreintes, entourées d'un muret surmonté de petites pointes qui s'affaissent lentement sur elles-mêmes. De petits bras sortis du fumier qui s'étirent et s'étirent le plus possible et qui parviennent tout juste à effleurer mes semelles.

Avant d'éteindre la lumière, j'ai déposé mon livre à côté de mon lit. Un livre sur la vie de Jeanne d'Arc. Comme d'habitude, je n'ai regardé qu'une seule page, celle où Jeanne d'Arc est attachée au poteau, chauve, dans une longue robe blanche. Des gardes l'encerclent, armés de lances de fer. Le feu touche le bas de sa robe. Une fumée noire s'élève derrière le bûcher. Je suis sidérée par cette peinture. J'ai si peur de recevoir l'appel, moi aussi.

Mes pupilles s'habituent au noir. Je remarque que la porte de mon placard est entrouverte. J'y ai caché tous les méchants de ma chambre : *Boucles d'Or* (le Papa Ours qui se fâche), *La Barbe bleue* et *Mirabelle* (un petit chien abandonné par un petit garçon sur le chemin et qui meurt de faim et de froid dans un fossé). Je suis transie de peur, mais je sais que je dois fermer cette porte. Je me lève, ma petite robe de nuit blanche à bretelles retombe sur mes chevilles. J'avance lentement, sur la pointe des pieds, essayant de ne pas faire craquer le plancher. Surtout, ne pas réveiller le placard. Ma main effleure la poignée. J'éprouve un mouvement de répulsion ; une langue, semblable à celle d'un papillon, s'avance

vers moi, en dansant. Elle se vautre sur mon cou, déposant une coulée gluante à mesure qu'elle s'enroule autour de ma gorge, resserrant son étreinte à chaque nouveau tour. La langue me soulève et m'enfoncé à toute allure dans les profondeurs interdites du placard. La langue continue de serrer et de s'enrouler sur elle-même, comme lorsque je dessine la coquille d'un colimaçon. J'entre maintenant dans un tunnel, tête première. Nous ralentissons. La langue semble ne pas avoir d'origine. Les cris de quelqu'un d'autre s'immiscent dans ma tête, jusqu'à prendre toute la place. Ce sont les lièvres, j'entends les lièvres coincés au fond de leur terrier. La porte est bouchée. Ils se débattent, grattent la terre pour retrouver la sortie. L'air se fait rare. Ils crient dans ma tête. Leur détresse s'installe dans chacun des os de mon corps. Tout à coup, plus rien.

Souvent, avant de m'endormir, j'essayais de m'imaginer le rien. Ce n'est pas le vide. Ni le bien. Ni le mal. Dans le rien, même l'espace n'existe pas. Je passais des nuits, comme ça, à tenter de saisir le rien. Il est là, maintenant. Je le sens, tout près. La langue achève son mouvement de spirale; elle se réfugie dans la bouche du petit garçon. Une bouche en forme d'huître, un œil jaune, à la place de la perle, la langue, une excroissance de l'ulcère.